

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS HER PUBLISHING CO., LIMITED

Marque: 233 rue de Chartres, New Orleans et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PRÉFÉRENCES ANCIENNES DE DEMANDES, VENEZ EN LOCATION, RVO, QUI SE SOULEVAT AU PRIX RÉDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOUS VUS ACTER PAGE.

TEMPERATURE

Da 25 juin 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N.-O., Lne.

Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin...90	32
Midi...92	33
3 P. M...92	33
6 P. M...90	32

L'Affaire Lamana.

L'affaire Lamana est sortie de la première phase, de la plus compliquée, de la plus dangereuse de toutes, et il ne reste maintenant qu'à lui laisser suivre son cours régulier pour qu'elle se termine à l'honneur de notre population, à la satisfaction de la justice.

Le crime commis dans notre milieu dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer. Des êtres à forme humaine, mais au dedans de la bête, volent un enfant pour extorquer de l'argent à ses parents. Ils exigent d'abord une somme hors de toutes proportions avec les moyens de ceux-ci, puis discutent entre eux s'il ne serait pas plus prudent de se contenter de moins, et enfin, se voyant tranquilles, se resserrent graduellement autour d'eux le cordon des hommes courageux qui avaient juré de les amener à la barre de la justice, ils étranglent le malheureux enfant.

Ce n'est pas pour envoyer son corps mutilé à ses parents, ainsi qu'ils l'avaient annoncé dans la lettre où ils fixaient le montant de la rançon, qu'ils turent Walter Lamana; non, c'est parce que la peur ignoble les talonne, parce que la lâcheté qui est l'essence même de leur nature les domine entièrement, les pousse à sacrifier l'enfant pour sauver leur misérable peau. Les convulsions du petit corps sont à peine éteintes qu'ils courent le jeter dans la vase d'un marais, et la bande épouvantée se disperse, comme une bande de loups cinglés par les plombs de chasseurs.

Les bandits qui ont plongé à jamais dans la tristesse le foyer de M. Lamana sont, pour la plupart, sous les verrous. Quelques-uns se cachent encore, mais les premiers lancés à leur poursuite vont les découvrir promptement, et tous sentiront l'appesantir sur eux la main de la justice.

Quelque mépris qu'on ait pour ces êtres avilés, quelque colère qu'on éprouve pour ces monstrueux tueurs d'enfant, il faut, pour que la leçon que notre communauté s'approprie à donner à leurs pareils soit complète, que la loi suive solennellement son cours. Elle n'en sera que plus haute, plus efficace.

Lorsque l'affaire Lamana sera terminée et entrée dans l'histoire, elle constituera pour notre pays et pour le monde un grand enseignement.

Elle a servi à démontrer, en effet, que les bandits qui forment

ces associations secrètes connues sous divers noms et qui arrivent quelquefois à terroriser des populations, ne sont que de lâches individus suant la peur, que quelques hommes déterminés peuvent dominer. L'exemple est grand et il sera suivi.

Et maintenant, que notre population garde jusqu'au bout le calme qu'elle a montré jusqu'ici. Il y va de sa bonne renommée et de son honneur. Qu'elle ne craigne pas, d'ailleurs, que, cette fois, la justice soit boiteuse.

Simplicité des rois.

Chronique parisienne:

— Il n'a pas l'air poseur, ce lui-là!

Cette observation, que j'ai recueillie de la bouche d'un cocher, s'adressant à un "collègue", le jour de l'arrivée du Roi de Norvège à Paris, a des chances de se répéter dans notre population parisienne dès la première apparition à la gare du Bois de Boulogne de Frédéric, roi de Danemark.

Si tant est de moins que la loi d'hérédité ne soit pas un mythe, surtout dans sa formule elliptique: "Tel père, tel fils..." car j'ai en l'honneur d'être présenté au roi Christian, père du souverain, qui sera demain notre hôte, et il m'est rarement advenu de voir un homme aussi simple d'allure que ce beau-père de l'empereur de Russie, du roi de la Grande Bretagne, père du roi de Grèce, que sais-je? le monarque le plus "Gotha" de l'Europe et du monde.

C'était en 1867, au lendemain de la guerre des duchés. Nous étions quelques parisiens de tout âge—j'y figurais parmi eux comme jeune Ellaciu—venus à Copenhague pour protester contre l'annexion du Schleswig-Holstein. Une dizaine de délégués en tout. Deux députés au Corps législatif, une demi-douzaine d'hommes graves, non politiciens, et un journaliste, Charles Joliet, nature ouverte, qui, le premier jour où je le vis, devant une table de buffet de la gare du Nord, me tutoya, aux hors-d'œuvre, parce que, ajouta-t-il en manière d'explication, "c'est plus commode" dans les pays scandinaves.

Le soir de notre arrivée, la délégation fut prévenue officiellement qu'elle serait le lendemain présentée au Roi. La nouvelle me causa une insomnie. Mes vingt-trois ans n'avaient jamais vu un roi de près, pas plus, du reste, qu'un empereur, n'ayant pas eu l'occasion d'être admis dans les Tuileries de Napoléon III, et en ces temps très lointains pour les jeunes gens de Paris dont les pères n'avaient pas fait de barricades en juin 1848 ou en décembre 1851, c'était quelque chose de très envié, mais aussi de considérablement impressionnant, qu'une audience de monarque. On se préoccupait fort de l'apparence, on se préoccupait fort de l'emploi de la troisième personne. Moi, personnellement, n'ayant pas, à propos de Christian IX, le détachement de la vieille paysanne disant de Napoléon III: "Le passage duquel elle venait de se placer: "Maintenant, il" peut mourir, je l'ai vu", je sentie le cœur me battre très fort quand un chambellan nous introduisit à la queue-leu-leu dans le salon de réception. Il craignait, tout en le désirant, d'être mis face à face avec l'apparat et l'appareil monarchiques, avec la mise en scène solennelle impressionnante, telle que

m'avaient représentée mes livres d'histoire et ces romans du père Dumas, bouquins de mon chevet de collégien, auxquels l'éclatant que j'étais alors croyait encore une compétence protocolaire. O le bon roi rassurant que je vis! De quelle voix douce il nous parla! Quels gestes encourageants! Avec quelle bonne grâce souriante il entretenit le doyen de la bande et daigna ensuite me demander comment j'avais trouvé le lieu de plaisance estival de Copenhague! Quelle détente n'éprouvai-je pas devant cette véritable grandeur accessible à tous!

Depuis ma première prise de contact avec le prestige des cours, les congrès de presse m'ont offert l'occasion de nouvelles et brèves confrontations monarchiques. Et toujours j'ai trouvé, comme ceux du reste parmi mes confrères de toute opinion qui furent assistants à l'inauguration de congrès, des souverains autrement moins "poseurs" que tel parvenu de la finance, tel "gentilhomme" dont la noblesse remonte à une trentaine d'années.

Qui se révéla par exemple plus "bonhomme" que ce roi Oscar de Suède, dont les noces d'or se célébraient présentement? M. Joseph Denia, de l'Association des Journalistes Parisiens, n'a-t-il pas été l'interprète de tous les invités du château de Drottningholm, certaine nuit polaire de juin 1897, en adressant ses vœux respectueux à l'occasion de cet auguste banquet de la cinquantième? C'est qu'aussi, cette nuit-là, le roi Oscar fut non seulement un hôte gracieusement courtois, mais un homme d'esprit et de tact. Quand je le vis se diriger vers notre groupe le long de la pelouse sur laquelle nous nous étions installés, la malicieuse pensée me vint qu'en face de Français, ce jeune évitait de rappeler qu'il avait pour aïeul un fils de bourgeois, béarnais, officier "de fortune", selon la formule, comme "l'officier qui n'en a pas". Comme je me trompais! Les premiers mots que prononça Oscar II à la délégation française furent ceux-ci: "Je n'oublie pas, messieurs, que mon grand père est venu de France en Suède, n'ayant pour lui que son épée."

Ce qui fut dit avec assez de simplicité pour impressionner même ceux d'entre nous qui n'avaient pas pour Bernadotte plus de goût que Frédéric Masson. Mais l'antianostisme du Roi nous charma plus encore par cette autre modeste mention généalogique, qui termina ses paroles de bienvenue:

— Et je me souviens aussi avec plaisir que ma grand-mère, née Olary, était de Marseille.

Jusqu'aux rois en exil, qui marquent moins les distances que la grande moyenne des parvenus! Ces vaincus de la destinée ne se consolent pas des réalités perdues par des simulacres d'étiquette leur donnant l'illusion de la souveraineté. Demandez aux Français qui ont été reçus—pour ne parler que des morts—le Comte de Chambord, soit à Frohsdorf, soit à Goritz; par le Comte de Paris, soit dans l'hôtel de la Varenne, soit en Angleterre, et dans un autre camp par le Prince impérial, s'ils n'ont pas trouvé chez tous ces personnages la véritable grandeur dont le principal souci est de ne jamais paraître hautaine et qui, selon le mot célèbre de Vanvaregues, se laisse toucher et manier.

Or, plus le siècle marchera,

plus le souverain donnera une impression d'aménité affable. Question d'abord d'être, comme on dit, pris tout petit. L'éducation du Prince se fait aujourd'hui très moderne. Le précepteur qui a dit: "Va-t'il dit!"—à une jeune altesse regardant la foule par sa fenêtre: "Tout ce peuple est à vous", a été depuis longtemps cassé aux gages. Les instituteurs nouveaux dans les cours enseignent à leurs élèves le premier des arts d'agrément qui est de se faire aimer.

BACCHUS.

Bacchus est un puissant dieu. Quand il sourit, le monde est en joie; quand il se fâche, le Midi s'insurge.

Dans sa carrière, déjà longue, Bacchus a connu plus d'un jaloux. Et, entre bien d'autres, aux derniers temps de Louis XIV, la bière et le café. Bacchus publia contre eux, en 1711, un manifeste éloquent. Il sut trouver, à leur adresse, la flétrissure dont ils étaient dignes; et il les qualifia de boissons aquatiques.

Car, l'irréconciliable adversaire du vin, c'est l'eau. Les Thraces paient à tort pour des barbares et ils donnaient au besoin d'admirables leçons aux gens qui se flattent d'être civilisés: les Thraces n'hésitaient pas à noyer leurs rois, coups de bec de miel de l'eau à leurs vins. La nymphe qui présidait, dans l'île de Ténédos, aux destinées de certaines sources, était d'origine olympienne, incontestablement: elle savait empêcher l'eau de s'unir au vin.

En France, Guillaume Bouchet, à la fin du seizième siècle n'hésita pas à proclamer que le vin mêlé à l'eau devient le signe du mensonge. Le vin pur était pour lui le symbole des cœurs sincères. Il cite ses preuves. Il nous conte donc ce qu'il advint, un soir, d'un tavernier et de son valet. Tous deux avaient été aperçus descendant de l'eau dans leur cave. Soudain, retentirent des cris qui ameublèrent le village: "Au feu! au feu!" Et chacun d'accourir avec des cruches ou des seaux. L'incendie n'était pas apparent. On interrogea un buveur qui venait de s'enrouer en jetant l'alarme. L'incendie est sûrement en bas, répondit le brave homme; le tavernier est allé l'éteindre avec beaucoup d'eau. — La cave fut aussitôt envahie et l'on y surprit le coupable, occupé à mouiller son vin. Seaux et cruches bondirent en un instant sur lui: c'était la tonnerre et c'était la pluie. A demi assommé, à demi noyé, il réussit enfin à s'évader. On le laissa faire pour vider mieux tous les tonneaux. Rien ne resta dans sa cave que de l'eau. Six mois plus tard, sorti de son lit, il voulut plaider contre ses agresseurs. Mais on assure qu'il ne trouva pour l'assister ni sergent, ni avocat, ni procureur: tous les juges se déclarèrent incompetents.

Du salpêtre, du soufre, de la moutarde et de la cendre de morts, voilà ce que les contemporains de Sébastien Brant trouvaient de mieux, un siècle plus tôt, pour relever la saveur des vins allemands. Ces fraudes déshonraient chez le peuple de grandes colères. La prison et la déchéance frappaient, à Cologne, Reinhard von Geilenkirchen et on le chassait, à tout jamais, de l'honorable corporation des négociants en vin. Le bûcher parut parfois la seule peine qui convint aux fraudeurs. Deux d'entre eux qui avaient vendu des vins falsifiés, furent, en 1456, brûlés vifs à Nuremberg.

La fraude n'était pas le seul obstacle à la vente des vins: la

surabondance et la concurrence étaient, il est vrai, pour les viticulteurs, deux soucis graves. Domitian avait trouvé un moyen simple de rassurer ses sujets d'Europe: il faisait arracher les vignes du sol asiatique. L'affectionnait l'ordre et les "éditions nées de l'excessive quantité du vin troublaient l'ordre". Henri IV (qui aimait cependant le vin plus que le lait et l'avait démontré de fort bonne heure), conseillait aux viticulteurs d'arracher quelques-uns de leurs ceps. Louis XV, en mai 1731, faisait défendre à ses peuples aucune plantation nouvelle de vignes.

Une autre politique semblait plus douce. Bordeaux, Bergerac ou Châtelleraut, Marseille ou Veynes et telles autres villes provençales ou dauphinoises avaient trouvé, jusque sous Louis XVI, ce moyen simple de rassurer leurs celliers: empêcher sur leur territoire, la vente de tous les vins étrangers. On parlait même, jusqu'en avril 1776, à Blèves, en Périgord, de confiquer chevaux, bœufs et charrettes à qui oserait transporter les vins des régions voisines. On voulait encore inspecter toutes les maisons et toutes les caves, pour y atteindre à fraude. En cas de refus, on briserait les portes.

C'était méconnaître l'aimable génie du vin et refuser à la divine liqueur la liberté qu'elle donne aux hommes. Cette liberté, parait-il, est faite de mesure et d'équilibre. Le vin ne fait tiber que les maladroits. Il affermit la marche et l'esprit des autres. L'auteur des "Séraphs" l'affirme: "Le vin augmente la sagesse." Et il ajoute: "Pour cette cause Minerve et Bacchus ont toujours été mis dans les mêmes temples."

L'humour dans la publicité.

M. P.-L. Hervier étudie dans la "Nouvelle Revue" l'art moderne de la publicité. C'est un art, en effet, qui, comme tous les autres, a ses grandeurs et ses charmes, ses loix et ses difficultés. On peut y réussir de bien des façons; mais il faut avant tout trouver une manière originale d'éveiller le public et de fixer son attention. La "Paella", journal de Buenos Ayres, annonçant des éditions spéciales en faisant renter une immense sirène de 3000 chevaux-vapeur. Le moyen était excellent, mais, dans beaucoup de villes heureusement, la police ne le tolérerait pas. On vit, un jour, en Australie, deux Arabes et une femme sortir précipitamment d'une maison et se jeter en hurlant dans une rue fréquentée. L'un des Arabes, un poignard à la main, menaçait la malheureuse que l'autre homme essayait vainement de protéger. Tandis que la foule s'assemble épouvantée, un quatrième personnage survint et annonce que le soir, on lira dans tel journal la suite de ce roman africain. L'humour est un moyen de publicité extrêmement efficace. Les annonces se retiennent d'autant mieux qu'elles sont plus imprévues. On lut une fois dans un journal: "J'ai l'honneur de faire part à mes amis et connaissances que la mort m'a enlevé ma chère épouse au moment où elle me donnait un fils pour lequel je cherche une nourrice, en attendant que je retrouve une nouvelle compagne, jeune, jolie, possédant 20,000 dollars, pour m'aider dans mon renommé commerce de lingerie que je vais liquider par une vente à tout prix avant de la transférer dans la maison que j'ai fait construire et où il me reste à louer de ma-

gnifiques appartements." On avouera que ce vent avait le génie de la publicité. L'humour est quelquefois involontaire, témoin cet heureux père qui écrivait dans un journal allemand: "J'ai la joie d'annoncer que je viens d'accoucher d'une fille.— Pour ma femme."

AMUSEMENTS. WHITE CITY.

"The Geisha", la comédie musicale japonaise que joue la troupe Olympia, devient chaque jour plus populaire. A l'esprit qui abonde dans le dialogue se joint le charme d'une musique entraînante et gaie.

A partir de lundi prochain la troupe Olympia jouera "Fra Diavolo".

WEST END.

L'orchestre exécute de charmants morceaux de musique chaque soir à West End, et le programme de vaudeville est aussi varié qu'amusant. Les artistes qui paraissent font preuve de talent et sont fréquemment et bruyamment applaudis.

Conseil Municipal.

Séance régulière hier soir sous la présidence de M. McClacken. Dans son message régulier le maire Behrman communique au conseil divers documents d'administrations, rapports de fonctionnaires, de commissions, etc., qui sont référés aux comités compétents.

Dans son message spécial le maire requiert le conseil au comté d'une ordonnance déposée par M. Craft et instituant une commission pour assurer la mise en vigueur d'une ordonnance relative aux maisons moulées. Le maire en demande le renvoi parce qu'il désire faire connaître ses vues à cet égard.

Le maire recommande au conseil d'inviter le comité compétent à faire une enquête sur le fait qu'aucune soumission n'a été reçue pour la concession du ferry du Trouisième District. Le maire estime que les avantages offerts étaient suffisants pour attirer des soumissionnaires, et il demande au conseil de s'assurer si l'exploitation du ferry par la municipalité ne serait pas préférable.

Dans un autre message spécial le maire rappelle au conseil qu'il a convoqué il y a quelques semaines le bureau des levées et les diverses institutions commerciales de la ville à une réunion pour discuter l'état des levées protégeant la ville, et que le gouverneur a ensuite convoqué les mêmes et le bureau des ingénieurs de l'Etat à une réunion dans le même but.

Le revêtement des levées a été entrepris par le gouvernement fédéral à la suite de la crue exceptionnelle de 1897, mais en 1898 le secrétaire de la guerre a autorisé le bureau des levées d'Orléans à faire les travaux nécessaires. Ce bureau est encore chargé de ces travaux, et il estime qu'à moins que les autorités municipales ne l'y invitent par l'intermédiaire de la commission du Mississipi, le gouvernement fédéral ne les reprendra pas à son compte.

En conséquence, le maire, attendu que le bureau des levées n'aura pas les fonds disponibles avant longtemps, recommande d'inviter le gouvernement fédéral à reprendre les travaux à sa charge.

Aux affaires nouvelles M. Brandeau présente une résolution requérant le secrétaire de la guerre d'ordonner une inspection de la rive du fleuve à la Nouvelle-Orléans et de prendre les mesures nécessaires pour l'exécution des travaux de revêtement. Il est demandé au même temps au bureau des levées de renouer au permis d'exécuter les travaux, et d'envoyer une copie de la résolution au secrétaire de la guerre.

Cette résolution est adoptée à l'unanimité.

L'ordonnance relative à la vente de la location de West End est longuement discutée. Un amendement

réduisant de 50 ans à 25 ans la durée du bail est repoussée par 13 voix contre 2, et l'ordonnance est adoptée à l'unanimité.

Après la lecture des affaires nouvelles la séance est levée.

Contrebande.

Jaime Varela, un chauffeur du vapeur "Excelior", a été accusé devant le commissaire des Etats-Unis Chiapella d'être entré en contrebande de 66 paquets de cigarettes et de 24 cigares. Il a plaidé non coupable et a été mis sous caution de \$50. Il sera jugé aujourd'hui à onze heures du matin.

Coups de couteau.

Au cours d'une querelle survenue hier matin à l'angle des rues Orfèvres et Marais entre Walter Farrell et Chas Lewis, ce dernier a reçu deux coups de couteau au bras et à l'épaule gauche. Farrell s'est enfui avant l'arrivée de la police.

Nové.

Hier vers deux heures de l'après-midi Joseph Fachet, âgé de 23 ans et demeurant rue Magazine, 1235, travaillant sur une barge au pied de la rue Erato et est accidentellement tombé à l'eau. Il s'est noyé et son corps n'a pas été retrouvé.

L'Hôtel Denchaud.

Par jugement rendu hier le juge George H. Thérard a débouté de sa demande Mme Marie Louise Siewerd, exécutrice testamentaire du défunt A. H. Siewerd, qui requerrait une injonction interdisant à M. Justin F. Denchaud, et autres de désigner par le nom d'Hôtel Denchaud l'hôtel récemment construit à l'angle des rues Baronne et Perdido, et d'employer le nom de "The Inn" pour désigner l'ancien hôtel à l'angle des rues Carondelet et Perdido.

Collision.

Une collision s'est produite hier soir à l'angle des rues Magazine et Alcindre un car de la ligne Colisée et une charrette conduite par Joseph Donovan. Ce dernier, jeté à terre, a été légèrement blessé à la tête.

Ventes inscrites au bureau d'adjudications.

- V. P. L. Cusachs à Jos. W. A. Richardson, portion, Delachale, Prytanis, Collège, avenue Louisiane, \$3,500.
- P. N. J. Garride à Quaker Realty Co. Ltd., 3 terrains, Louisa, Piété, Boman, Beirion, \$2,400.
- John Valtrett à Mutual Bldg & H. Assn, terrain, avenue Hagan, St Philippe, Dumaine, Port, \$2,400.
- L'acquéreur à Hy Cabracr, même terrain, \$2,400.
- Etat de la Louisiane (Mme C. Pera) à J. Vic. Leclerc, une portion, Baronne, Dryades, Cadiz et Jéna, \$2,418.
- Le même (Dr A. J. K. Genella) au même, onze pouttes d'un terrain, Perrier, Prytanis, Upperline et Robert, \$3,116.
- Le même (Vve Ann Olivier) à W. A. Bahns, 115 d'une portion, Colisée, Perrier, Joseph et Octavia, \$23,333.
- V. L. J. Chaery à R. W. Dietrich, terrain, Bourgogne, Remparts, Piété, Bourg, \$20,000.
- J. C. Tundmaker à J. C. Vidou, terrain, Bernadotte, Fern, Forshey, Olive, \$100.
- L'acquéreur au vendeur, même propriété, \$700.
- Ed. L. Silva à Théo. Dumas 2 terrains, Berlin, Franklin, Saratoga, avenue Napoléon, \$4,000.
- Robt L. Paderas à Honoré Latape terrain, Champs Elysees, Miro, Tonti, Marigny, \$750.
- D. Williams à D. Labiche et al 2 terrains, Pine, Magnolia, Elm, Broadway, \$1,400.

Départ pour le Japon.

Victoria, C. B., 25 juin.—Le prince Fushimi du Japon s'est embarqué à Esquimaux, aujourd'hui, sur le H. M. S. Monmouth pour rentrer dans son pays. Le Monmouth sera reçu au large de la côte du Japon par une escadre de cuirassés.

Feuilleton

— DE —
Abelle de la N. O.
No. 16 Commerce le 5 juin 1907

LES CRIMES D'UN HÉROS

PAR
THEODORE CAHU

PREMIÈRE PARTIE

XIII
SOUBRETTE VINDICATIVE

— Non, non! s'écria la femme de chambre avec énergie, ce n'est pas moi. Vous en sarez la preuve. Je comprends que vous

doutiez. C'est tellement extraordinaire!... Je vous ai déjà dit que j'ai surveillé John. Vous savez qu'il habite le petit pavillon sur la rue, au-dessus des écuries... Il a une sortie particulière. Là, quand il n'est pas de service, ce qui lui arrive souvent, puisque c'est Morel qui conduit le coupé de Madame, il s'habille et se grime en sir John Wilcox.

— C'est fou! répéta Hermann; c'est fou! Tu ne sais ce que tu dis...!

— Je me doutais de quelque chose depuis longtemps, continua Adèle imperturbable. John a pu se faire une tête très différente de la sienne, changer sa voix, mais il n'a pas pu changer son regard; je l'ai reconnu aux yeux. Alors je l'ai espionné... Ce soir, après une dispute avec Firmin, il a quitté Madame. Il est monté dans sa chambre afin de se grimer. Sitôt que Madame a été habillée, je suis allée me poster dans la rue et j'ai vu sortir par la petite porte des écuries sir John Wilcox. Je vous dis que je l'ai vu... de mes yeux vu... J'étais cachée dans l'ombre. Il ne m'a pas remarquée et il est entré tout de suite dans l'hôtel, par la grande porte.

Hermann ne savait plus que croire. Adèle parlait avec un tel accent de sincérité qu'elle devait dire la vérité.

— Si vous voulez être convaincu, poursuivit-elle, tâchez d'a-

mener dans ce salon John Wilcox. Je lui arracherai ses favoris. Vous faudra-t-il une preuve de plus?

— Je te défends de faire cela! s'écria Hermann qui lisait dans les yeux de la soubrette la volonté d'agir comme elle le disait. Si ce que tu me racontes est vrai... — Si c'est vrai! Vous doutez encore?

Voulez-vous quelque chose de plus? ajouta-t-elle, espérant enfin tenir sa vengeance. Non seulement John est l'amant de Madame, non seulement il vit de l'argent de Madame, mais c'est un scélérat. Cela je ne pourrai pas le prouver, mais je sais pourtant que c'est la réalité. Il doit être très habile à tricher un jeu et les sautant mille francs qu'il vous a volés... Hermann l'interrompt. Un trait de lumière s'était fait dans son esprit. Il se rappela les paroles de son père.

— Ces soixante mille francs qu'on vous a volés!

— Est-ce toi, demanda-t-il en fixant Adèle avec insistance, qui m'as renseigné si bien la police sur ce qui se passe ici?

— La police? Je ne suis pas une espionne; je veux me venger et je n'ai rien dit de ce que je sais à personne.

Le comte vit bien qu'elle ne mentait pas.

Un instant il avait espéré découvrir un complot contre lui. Adèle avait peut-être été sollicitée

par le duo de Châteaubourg et chargée de détacher le comte de son amour par cette étrange confidence.

— Continue, dit-il.

— Je crois, dit Adèle, qu'il a triché pour vous gagner cette forte somme. La preuve c'est que cette fête, organisée en hâte à votre insu, alors qu'on vous croyait loin, n'est destinée qu'à planer deux ou trois richards. J'ai surpris des bribes de conversation entre Madame et ce Wilcox, et je comprends maintenant ce qu'ils se disent... Ils parlaient de Truchmann. On l'a fait boire beaucoup... Madame a été très coquette avec lui... Il sera bientôt à point pour être volé, à moins que votre arrivée ne dérange tout. John ne doit pas être à son aise en ce moment, mais il a de l'audace.

— Tu le fais donc bien? demanda Hermann qui cherchait encore à douter.

— Si je le fais... Je le fais et je l'aime. Je voudrais le voir en prison, au bagne qu'il a mérité... Je veux me venger, mais je l'aime encore.

En parlant ainsi, Adèle était belle de colère. Ses yeux lançaient avec vigueur ce sentiment de femmes qui n'hésitent pas à vitrioliser celui qu'elles aiment, qui défontent le bon sens parce que leur amour ressemble à la haine et leur haine à l'amour.

— Je le fais aussi, poursuivait

elle, parce que je sens qu'il trame quelque chose de causalité. Je le soupçonne d'avoir imaginé avec Madame un coup dont vous serez la victime ainsi que moi.

— Tiens, fit le comte, prends cette bonneter, elle contient quelque chose. Cela te servira à attendre une place si, comme il est probable, tu perds la tiende.

— Merci, monsieur le comte, dit Adèle en refusant, je n'agis pas pour de l'argent mais pour vous venger et aussi pour vous servir.

Hermann réfléchissait. S'il parvenait à démasquer ce Wilcox, la preuve serait évidente et indéniable. Mais il doutait de lui pour cet acte d'énergie. A ce moment il ne se rappelait plus son propre crime. Il ne se souvenait pas qu'il devait faire, se cacher. Il jugeait les choses du haut d'une conscience irréprochable.

Il faudrait donc qu'il chassât la femme criminelle et son amant! Mais du coup serait fini le rêve de bonheur. Il ne pouvait se faire à cette idée. Rien que l'évocation du visage de Claudia, pâle sous les cheveux roux, le ramenait à l'angoisse serrée et il se sentait esclaver. Il ne pouvait se passer d'elle.

Déjà il trouvait des excuses à sa maîtresse. Il s'adressait des reproches. Si elle s'était laissée entraîner, ce n'était pas par vice, mais par une sorte d'inconscience sur laquelle il aurait dû veiller.

Il y eut un court instant de silence. C'est alors qu'Adèle répéta: "Oui, Wilcox est un coquin" et que la porte s'ouvrit, poussée par John Wilcox.

Adèle n'acheva pas. Elle resta interdite et baissa les yeux. Ni elle, ni Hermann ne doutaient que l'Anglais, malgré son fiégme et sa tranquillité apparente n'eût entendu. Adèle tremblait. Elle n'osait pas regarder cet homme qui d'un coup d'oeil la dominait, en faisant sa chose.

Pour se venger, elle (avait dit tout le mal possible, sans calculer les conséquences, mais elle-même n'était pas touchée à un cheveu de son amant.

En entrant, John leva simplement les yeux sur elle. Cela suffit. Quant à Hermann en le voyant, il eut un instant l'idée que lui avait suggérée Adèle, de sauter au visage de cet escroc et de le démasquer.

Wilcox comprit le danger et parla le premier en s'adressant au comte.

— Ah! Médème... Claudia... envoyait... moi... pour chercher vos... Elle était dans le grand salon.

Le nom de Claudia calma un peu le comte. Il examinait John avec attention et doutait qu'un homme pût se grimer avec cette perfection et transformer ainsi sa physionomie.

Quel ridicule pour lui si en essayant d'arracher les soi-disant faux favoris de l'Anglais, il ren-

contrait sous sa main du poil bien solidement planté dans la peau! Il se décida donc à ruser.

— Merci, monsieur, j'y vais. Après vous, ajouta-t-il en s'effaçant devant la porte.

Wilcox refusa.

— Je vous remercie... La fatigue m'a pris... Je veux reposer mon peu dans cet petit salon.

— Vous ne jonez pas? — Non... pas maintenant.

Hermann, qui voulait avant tout revoir Claudia, osa avec elle, entendre le son de sa voix, ne songea plus à autre chose. Il perdit sans s'en occuper de Wilcox, ni d'Adèle.

Quand l'Anglais fut seul, il se retourna vers la femme de chambre, et la terrifiant d'un regard mauvais, il s'écria: — A nous deux maintenant!

XIV

UNE HABILE COMÉDIENNE

Hermann traversa aussi rapidement que possible les groupes d'invités qui remplissaient le salon. Lorsqu'il s'approcha de Claudia, elle causait avec Soferlati et Nicolas Stranzesko.

Elle est en l'approchant, et quoi qu'elle s'y attendit, un fort battement de cœur. Cependant, sans un trouble apparent, sans un tremblement dans la voix, avec coquetterie, elle s'écria: — Ah! c'est vous, mon am-